

vint à son esconade qui s'étonna de le voir en vie. Malsallez, dit Jasmin, sifflait un air de matin.

— J'vas voir du pays, ordre du lieutenant-colonel.

— Le "cadeau de cour" t'a fait grâce ?

— I n' m'a rien parlé, dit le vieux soldat.

Et, joyeux, Malsallez, dit *Lise-Lison*, boucla son ceinturon.

Il s'habilla comme pour la campagne, prit son havresac, y glissa la lettre, mit des balles dans le pulvérin, puis criant : bonjour ! bonsoir ! tourna sur ses talons, comme à l'exercice, du côté de Metz. Les alouettes chantaient. Il s'en alla comme une bonne nouvelle, gai, ô gué, l'arme à l'épaule, et au bout d'une heure son régiment le vit disparaître, tout gentil, tout gris, dans le clair soleil...

Guêtré, tapé, sanglé, brossé, le tricorne en cœur, et frappant la route du talon, Malsallez pensait à son pays, par là bas, dans le Bordelais, du vieux vin et de gaies images défilaient dans sa bonne tête. Que fait le soldat quand il est seul ? Il pense à sa famille. Malsallez revit sa mère, une vieille qui devait le croire mort, et il se dit :

— Elle me r'verra, la vieille me r'verra chantant, la mamau...

Il traversa des villages, mais ne s'arrêta pas : le soldat n'a qu'une consigne. Pressé, en levant le pas, et la pipe au bec, il reprit son rêve, et aperçut dans le lointain de sa mémoire la maison où il était né, la grange qui sentait bon, les douze nids d'hirondelles accrochés aux poutres dans le corridor, les petites roses des fenêtres qu'il essayait de prendre, enfant, avec ses mains ; et il se dit.

J'en cueillerai à mon grand congé des roses, j'en cueillerai...

Il traversa d'autres villages, vite. Il marcha la nuit, vite, vite. Et comme, la nuit, les gens ne plaisaient plus, l'âme de Malsallez, blottie au pays natal, prit un chemin triste. Il voyait tout, comme s'il y était. On longeait un mur, près de la Garonne, fleuri rose et comme une guirlande de mariée. C'était là que passaient les enterrements. Il y avait un pré, avec des tom-

bes tranquilles. Vieux, très vieux, âgé de cent ans au moins, Malsallez s'y vit allongé, la barbe blanche.

— C'est ainsi que sera ma mort : tout doux ; les balles des batailles ne me tueront pas...

Il traversa bien d'autres villages. Il marchait, marchait toujours ; il ne devait se reposer qu'à Metz. Quand on dit au grenadier : "Va," il va sans tourner la tête. Malsallez eut un souvenir pour le "cadeau de cour" qui l'avait gracié. Malgré sa blessure au ventre, au lieu de le punir, M. de Pry l'avait choisi pour aller au roi, Malsallez eut des remords ; son cœur dans sa veste, et il se dit :

— C'est un bon officier tout de même ; c'est sûr, oui, voilà le meilleur chef...

Comme il disait cela, le soir était venu, il s'assit.

D'ailleurs, se sentant près de la ville, il voulait refaire son sac. Il le prit, le brossa, l'ouvrit ; mais, comme il enlevait son linge, la lettre glissa par terre.

Sans doute qu'on l'avait mal cachetée, elle s'était rouverte.

Malsallez la tourna, et le cœur curieux, sortit le papier de l'enveloppe. Il se déplia de lui-même, avec son écriture large, aux gros bâtons noirs... Malsallez hésita une fois, deux fois ; et il se dit : "Pisqu'il m'a fait grâce, me v'la quasi son ami. J'vas voir c' qui d'mande, mon officier, j'vas donc voir c' qu'il veut..."

Et dans le sang du couchant, à voix haute, le vieux soldat épela :

"Monsieur le colonel,

"Vous avez su devant moi quelles irrésolutions M. le maréchal de Noailles apportait à commencer les hostilités en Alsace. C'était, je crois, d'un homme sage, mais insuffisamment averti. M. le duc de Grammont, M. le duc de Boufflers et vous-même, monsieur, ne cessiez de le presser ; j'étais présent à vos sollicitations dans son cabinet ; on saisit le moment où il dit oui, et l'armée se porta sous Strasbourg ; c'est mon sentiment qu'on ne le regrettera pas.

"Je suis heureux, monsieur, de vous annoncer le premier succès : nous avons détruit un pont sur le Rhin qu'y avait fait mettre le prince Charles. Les grenadiers et les pique's de M. Maubourg ont fait de leur mieux, mais votre ré-